

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 18

Artikel: De la politesse
Autor: V.G.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182288>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dehors, ils n'en reçoivent pas moins des visites au guichet ou *sportello*, comme les religieuses à la grille; mais toujours en présence de quatre *ascoltatori*, auditeurs incommodes, mais au besoin complaisants, chargés de contrôler leurs paroles et leurs gestes.

Une entrée particulière est destinée aux seuls ambassadeurs. Tous révoqués de fait par la mort du pape, ils viennent un à un et en grande pompe présenter au Sacré-Collège leurs nouvelles lettres de créance. Introduits par le maréchal du Conclave dans la salle d'audience, ils remettent leurs lettres au camerlingue et aux trois chefs d'ordre chargés de les recevoir. Les excellences s'agenouillent, les éminences restent debout et couvertes, attendu qu'ayant alors le pape dans le ventre, comme dit le rude proverbe romain, les cardinaux représentent la majesté divine du Pontife-Roi.

Les cardinaux chefs d'ordre sont au nombre de trois et changent tous les matins. Ce sont, pendant la durée du Conclave, les vrais dépositaires de la souveraineté temporelle et spirituelle du Vatican.

Pendant ce temps, le clergé romain se fonde en prières, et toutes les confréries, tant laïques qu'ecclésiastiques, sont sur pied, allant d'église en église adorer le Saint-Sacrement. Chaque matin, les curés de Rome, réunis aux ordres mendiants, partent de l'antique chœur de Saint-Laurent-à-Damas, et s'acheminent processionnellement vers le Conclave en chantant les litanies des Saints, jusqu'à ce qu'il plaise à la miséricorde de Dieu et des électeurs de donner un pasteur au troupeau. »

De la politesse.

On admet volontiers que la politesse est assujétie à certaines règles générales qui sont les mêmes chez tous les peuples civilisés. Cependant en établissant une comparaison entre certaines nations, on ne tarde pas à se convaincre que ces règles diffèrent d'une manière sensible et que la politesse est entendue de bien des façons.

Preçons, par exemple, les trois nations qui peuvent passer pour les plus policées, la France, l'Angleterre et l'Allemagne. En France, la politesse consiste en une amabilité d'esprit et de langage un peu verbeuse et superficielle peut-être, mais généralement très appréciée des étrangers. C'est ainsi qu'un Français en voyage croirait impoli de ne pas engager la conversation avec son voisin, quel qu'il soit; et si c'est une femme, il aura mille manières de lui témoigner le plaisir qu'il éprouve de l'avoir pour compagne. — Ajoutons que les dames françaises, habituées à la tournure de l'esprit gaulois, entendent la galanterie et savent y répondre, selon le degré d'importance qu'elles attachent à la conversation et la tournure qu'elles veulent lui faire prendre.

La politesse, en France, est une espèce de bienveillance de l'esprit qui se manifeste plutôt en paroles et en actions qu'en gestes ou en formalités, comme en Angleterre ou en Allemagne.

L'Anglais n'adresse jamais la parole à quelqu'un

qui ne lui a pas été présenté. On se rappelle l'histoire de ce personnage qui, voyant les vêtements de son voisin sur le point de prendre feu par l'inflammation d'une boîte d'allumettes, attendait l'arrivée du chef de train pour se faire introduire auprès de son compagnon de voyage et l'avertir du danger qui le menaçait.

La politesse, en Angleterre, ne paraît exister qu'à l'état rudimentaire dans les relations ordinaires de la vie; l'Anglais qui peut rester à côté d'une dame pendant des heures entières sans lui adresser la parole, nous paraît un être incivil au premier chef. Ce personnage muet se pique cependant de politesse et se montre d'une grande sévérité dans l'observation de certaines règles de « comme il faut. » Ainsi, lorsque vous avez été introduit dans une société anglaise, l'usage veut que vous échangiez des serremments de mains avec chaque personne. Cette politesse, très agréable lorsqu'elle se pratique avec de jeunes personnes qui vous tendent une petite main blanche, devient une véritable torture quand il s'agit de serrer la main à une douzaine de gentlemen aux muscles d'acier.

Les Anglais, qui considèrent la force corporelle comme la première des qualités humaines, tiennent à vous montrer leur supériorité en vous broyant les phalanges avec d'autant plus de vigueur qu'ils veulent se montrer plus polis. Mais c'est à table que la politesse anglaise se manifeste dans tous ses effets et se montre, sous le rapport des convenances, supérieure à celle de tous les autres peuples.

Le Français, au contraire, sacrifie sa tenue et ses manières, à table, pour les plaisirs de la conversation; il s'amusera à brandir sa fourchette, au risque de couvrir d'éclaboussures les vêtements de ses voisins, emporté qu'il sera par la chaleur de la discussion; il lui arrivera même d'oublier de passer les mets à sa voisine, tout en lui débitant mille douceurs.

Quant à l'Allemand, il semble d'abord tout sacrifier à son appétit, et ce n'est que lorsque celui-ci est à moitié satisfait qu'il commence une conversation lourde et gênée par l'exercice du cure-dents.

Mais l'Anglais, voyez-le devant son assiette; sa contenance recueillie, son maintien calme et digne inspirent le respect; peu de paroles, peu de bruit pendant le repas, car la politesse exige qu'on se serve le moins possible du couteau, qu'on ne fasse pas crier la fourchette sur la porcelaine et que la mastication se fasse la bouche fermée et à petit bruit. De temps en temps le silence est interrompu par une interjection brève, saccadée et impérative tout à la fois: « Bred, please! » d'un convive à son voisin.

L'Anglais n'est pas, à proprement parler, poli dans ses discours; son genre de sociabilité se ressent de la raideur de son caractère et de sa froideur naturelle, mais on ne saurait lui refuser une distinction de manières qui fait défaut à beaucoup de Français et d'Allemands, et c'est la stricte observation des lois de l'usage et de l'étiquette qui constituent pour lui la politesse.

Les Anglais ne possèdent en aucune façon l'art de « faire des compliments, » art dans lequel les Français excellent, mais où la vérité est toujours plus ou moins sacrifiée. La petite anecdote suivante en est un assez bon exemple :

Un Français et un Anglais, tous deux de bonne compagnie, étaient engagés dans une conversation amicale sur les mérites respectifs de leurs pays. « En vérité, monsieur, » dit le Français « en terminant un long discours tout en faveur de l'Angleterre, si je n'étais pas Français, je voudrais être Anglais. » « Et moi, » répondit l'Anglais, « si je n'étais pas Anglais, je voudrais être Anglais ! »

Il est encore à remarquer que la politesse, chez les Allemands et chez les Russes, se confond presque avec ce que nous appelons le servilisme, ce qui s'explique aisément par l'influence du régime féodal sous lequel ces peuples ont si longtemps vécu. En bonne société, ils se montrent passés maîtres dans l'art des manifestations extérieures; les inflexions du corps, qui jouent chez eux un très grand rôle en fait de politesse, témoignent d'une excessive souplesse de l'épine dorsale et d'une grande aisance dans le jeu des articulations.

En étendant cette étude à d'autres peuples, on arriverait à trouver des différences bien plus grandes encore, mais il suffit de ces trois exemples pour prouver que la politesse varie, dans sa forme et dans ses applications, avec chaque nationalité, et qu'aucun peuple ne pourrait se vanter d'être le plus poli.

V. G.

Un de nos abonnés de Vevey nous écrit :

« Monsieur le rédacteur,

Lorsque je me suis décidé à prendre un abonnement à votre journal, dans le courant de l'année dernière, c'était parce que j'avais remarqué le bon sens et le bon esprit vaudois avec lesquels certains articles étaient rédigés.

Mais dès lors, je dois le dire, à la lecture de quelques-uns de vos numéros, j'ai dû singulièrement en rabattre sur ma première impression.

Enfin, comme je vois, par votre dernier journal, celui du 26 courant, que vous allez même jusqu'à fournir à vos lecteurs un morceau tiré de « La vie à grand orchestre, charivari parisien, » dans lequel on bafoue et on tourne en ridicule les faits de l'Histoire Sainte et que je ne veux pas concourir, en aussi peu que ce soit, à moraliser et à instruire notre peuple vaudois d'une pareille façon, c'est-à-dire en lui donnant en pâture les extraits d'une littérature étrangère malsaine, je vous prie de cesser de m'envoyer votre journal et de prendre en rembours ce que je puis vous devoir jusqu'au 30 juin de la présente année.

Recevez, monsieur, mes sincères salutations. »

L'auteur de la lettre qu'on vient de lire n'ayant pas demandé qu'elle soit livrée à la publicité, nous croyons devoir taire son nom. Si donc nous la publions sans que nous y soyons obligés, c'est que nous n'avons jamais craint de faire connaître de les

critiques qui nous sont adressées lorsque celles-ci restent dans des termes convenables; car nous avons la certitude qu'il y a toujours d'excellentes choses à en tirer et que, loin de nuire à notre modeste publication, elles lui sont au contraire très utiles.

En relisant ce malheureux article sur le *déluge*, qui nous a valu une averse de récriminations, nous reconnaissons qu'il a pu produire chez plusieurs personnes une mauvaise impression. Mais nous ferons cependant observer que notre honorable abonné, — qui ne le sera plus, hélas, depuis le 1^{er} juin, — se montre d'une trop grande sévérité. Il n'ignore pas, sans doute, que le journalisme a ses moments de disette durant lesquels il se nourrit parfois de choses peu fortifiantes et qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, qu'il n'apparaisse pas de temps en temps quelque petit nuage gris dans le ciel souriant et calme du *Conteur Vaudois*.

Notre correspondant nous lit, du reste, depuis assez longtemps pour avoir pu se convaincre qu'il n'entre ni dans nos habitudes, ni dans nos idées de « bafouer ou tourner en ridicule » les choses de la religion.

Ces quelques explications données, ajoutons que nous accueillons toujours avec reconnaissance les critiques justes et bienveillantes; quant aux démissions d'abonnement, nous devons avouer qu'elles sont reçues avec beaucoup moins d'empressement.

Pétition de la main gauche

aux personnes qui ont la surintendance de l'éducation.

« Je m'adresse à tous les amis de la jeunesse, et je les conjure de laisser tomber un regard de compassion sur mon malheureux sort, afin qu'ils écartent les préjugés dont je suis victime. Nous sommes deux sœurs : les deux yeux d'un homme ne se ressemblent pas davantage, et ils ne sauraient vivre ensemble en meilleurs termes que nous ne le ferions ma sœur et moi, sans la partialité de nos parents, qui mettent entre nous les plus injurieuses distinctions. Depuis mon enfance, j'ai été élevée à considérer ma sœur comme étant d'un rang supérieur au mien. On m'a laissé grandir sans la moindre instruction, tandis que pour son éducation rien n'a été épargné. Elle a eu des maîtres d'écriture, de dessin, de musique, et d'autres encore; et moi, si par hasard je touchais un crayon, une plume, une aiguille, j'étais sévèrement grondée; et plus d'une fois j'ai été battue pour maladresse et pour défaut de bonnes manières. Il est vrai que ma sœur m'a associée à elle en quelques occasions, mais elle se faisait toujours un point d'honneur de prendre la suprême direction, ne m'appelant que par nécessité ou pour figurer auprès d'elle.

» N'allez pas croire, messieurs, que mes plaintes soient dictées par un pur sentiment de vanité. Non, mes peines ont une cause beaucoup plus sérieuse. Dans la famille à laquelle nous appartenons, l'habitude est que tous les soins nécessaires à la subsistance tombent sur ma sœur et sur moi. Si quelque indisposition vient attaquer ma sœur, quel sera le